CHRONIQUE DES LETTRES

L'âme de la forêt et de la mer

Nous avons au moins, aujourd'hui, deux grands écrivains forestiers. Le premier est La Varende, dont **Nez de cuir** et **Le Centaure de Dieu**, ces deux admirables épopées de la terre normande, sont remplies de sonneries de chasse et de chevauchées à travers la solitude farouche des forêts. Le second est Maurice Genevoix, dont on ne lit pas **La dernière harde** (1) sans respirer, positivement, une odeur de bois mouillés et de feuilles mortes, sans entendre le brame des grands cerfs dans les nuits laiteuses d'automne... J'avoue le plaisir d'essence rare que j'ai eu à lire d'un trait ces deux cents pages, qui sont assurément parmi les mieux écrites et les plus richement orchestrées de nos lettres contemporaines.

La dernière harde est dans la bonne veine de Maurice Genevoix: celle qui lui a inspiré **Raboliot**, l'un des meilleurs prix Goncourt de l'après-guerre: c'est, dans une écriture où la lourde matérialité des choses et des êtres s'accommode d'une savante stylisation lyrique, l'évocation poétique de la vie fruste en pleine nature sauvage et sylvestre. On penserait parfois au Giono de **Colline** et de **Regain**, si le tempérament et la culture de Genevoix ne le mettaient en garde contre les excès de véhémence et d'audace, et n'imposaient au dessin de sa prose la plus poétique une rigueur et une correction toutes classiques. Ce genre de récits où la description de la nature tient la plus grande place et où l'humanité n'est guère représentée que par des braconniers, des chasseurs, des âmes instinctives et brutales, convient assurément mieux au talent de Genevoix que les études de milieux et de caractères bourgeois: tels les trois romans d'**Un homme et sa vie**, inégalement réussis.

C'est d'ailleurs un tour de force, d'avoir écrit une histoire de chasse vue, non du côté de l'homme mais du côté des bêtes. Car c'est vraiment l'histoire d'une harde de cerfs que **Genevoix** nous a contée. L'écueil d'un tel sujet, on le devine: c'est de prêter aux animaux des sentiments trop compliqués, trop humains. Sauf peut-être dans les dernières pages où l'auteur, entraîné par son sujet, fait de son grand cerf rouge un héros d'épopée et dépasse la nature, il a su presque toujours donner une impression de vraisemblance, en occupant l'âme de ses animaux de sensations élémentaires et d'appétits instinctifs. Les bêtes ne vivent pas seulement dans la forêt, elles en vivent, ou plutôt elles vivent avec elle: une même force mystérieuse pousse les sèves et le sang. Et quand Genevoix interrompt l'action par d'admirables pages descriptives, on n'a pas l'impression d'un artifice littéraire ou d'un ornement ajouté: ce n'est pas un homme de lettres qui intervient du dehors pour dire ce que ses personnages, animaux ou hommes simples, n'ont pu ni voir ni sentir, c'est un poète qui a mêlé son âme à l'âme totale de la forêt et qui prête, aux espèces animales et végétales, sa conscience et son verbe pour traduire en toute clarté ces choses confuses et merveilleuses qui se passent obscurément en elles, cet appel de la vie et du mouvement, cette joie dans la lumière et le soleil, cette peur crispée du froid et de la mort.

Et pourtant, Genèvoix se garde bien de ne donner à ses animaux qu'une vie commune et indifférenciée. Celui qui a écrit **Rroû** (le roman d'un chat) aime assez les bêtes pour savoir qu'elles se distinguent par une certaine personnalité — non pas seulement d'espèce à espèce, mais d'individu à individu. Les bêtes de **La dernière harde** ne se confondent pas plus entre elles que celles du **Livre de la Jungle**: car ici, le caractère exotique étant mis à part, c'est à Kipling que Genevoix fait songer. Nous distinguons parfaitement le Vieux Cerf des Orfosses, taciturne et matois; le Pèlerin, nerveux, efflanqué, sombre de pelage, et qui vient on ne sait d'où, chaque automne, emplir la forêt de son brame; le Rouge, puissant et courageux, et la Bréhaigne, vieille biche rusée qui protège la harde. Chacune de ces bêtes a sa couleur, sa silhouette, son caractère même; et chacune aussi a sa mort, dramatique et singulière.

Quant à l'homme, on ne nous le montre que dans ses rapports avec la bête, c'est-à-dire, en tant qu'il est chasseur. L'un est un braconnier, et Genevoix l'appelle le Tueur, car il n'y a rien de plus en lui que le vieil instinct barbare de faire saigner les bêtes. L'autre est un vieux « piqueux », pour lequel a été tentée une belle étude psychologique de la passion de la chasse. Le piqueux ne vit que pour forcer et tuer des bêtes; il rêve, pendant plusieurs années, d'avoir le grand cerf rouge, le plus beau de la harde, il tend contre lui toute son énergie, toutes ses ruses. Est-ce donc qu'il hait cette bête ? Au contraire, il l'aime d'un amour farouche et presque tendre. Deux fois, il l'a sauvée quand elle était petit faon et jeune daguet: il a voulu que le Rouge devînt ce grand fauve magnifique, ce roi de la forêt, réputé invincible et que, pourtant, il vaincra. Désir de tuer ce qu'on aime, cruauté sanguinaire et respect chevaleresque de l'animal, Genevoix a très bien débrouillé ce complexe d'une âme chasseresse.

***

Mais, l'avouerai-je ? Ce remarquable récit, d'une incontestable valeur littéraire, et dans lequel il serait facile de découper des pages d'anthologie — le printemps dans la forêt, le combat des cerfs et toute la grande scène finale de la mort du Rouge, — ce récit qui nous entraîne par la beauté de sa forme et la puissance de son allure cesse de nous satisfaire quand, nous reprenant, nous nous interrogeons sur sa signification spirituelle. Ne disons point qu'il n'en a pas et ne veut pas en avoir; une belle œuvre signifie toujours quelque chose. Or, ce qui soutient intérieurement le récit de Genevoix, c'est une exaltation lyrique des forces aveugles de la nature, un consentement mystique à la vie en dehors de toute finalité spirituelle. **« L'air sentait la plante et la bête, toutes les odeurs confondues en une seule, une émanation puissante, universelle, qui traînait dans les nappes de lumière ».** Cette émanation, cette âme de la forêt, Genevoix en rend en grand poète la présence sensible: mais faut-il que l'âme de l'homme s'y plonge et s'y confonde tout entière ? Au temps où nous sommes, l'homme n'a pas besoin d'entendre trop souvent le cantique à une nature qui ne se souvient plus de Dieu...

Dans son récent **Poème de l'Atlantique** (2), le probe et noble poète Armand Godoy écoute mugir l'océan dans la nuit, et ce qu'il entend dans cette « douleur sonore », c'est « la désolation sans but de l'univers ». L'âme de la mer est tristesse, angoisse et désespoir, tant que sa force stérile ne fait que pousser le flot après le flot, la vie mortelle après la vie mortelle. Mais elle se souvient qu'un jour le Christ a posé ses pieds sur sa mouvante surface, et c'est lui désormais qu'elle attend:

Je l'attends. Il viendra de nouveau sur mes [claires
Vagues que son regard seul pouvait [apaiser.
Il viendra me frôler de ses pieds tuté-[laires
Dont le contact divin fut doux comme [un baiser.

Admirable idée de poète, qui sait que la création ne prend un sens et n'est vraiment belle et pure que dans la lumière de la rédemption. Oui, si la nature est cette puissance aveugle jusque dans l'éclat de son soleil et stérile dans sa vaine fécondité, si elle est cette triste mère qui enfante au hasard vie, force, joie, douleur, laideur et cruauté, pour jeter tout cela, pêle-mêle, dans la mort, comme je comprends, devant sa froide magnificence, le dédain superbe de Vigny ! Et comme je me défie d'un naturalisme poétique trop habile à éveiller au fond de nos âmes les voix et les odeurs de la forêt natale, et qui semble vouloir nous mettre en état de grâce pour quelque religion barbare de la force et du sang !

P.-Henri SIMON.

(1) Flammarion.
(2) Grasset.

Les soirées des « Flambeaux »

« De Socrate à Platon » par Charles Hertrich

Le prestigieux conférencier Charles Hertrich, dont le succès fut si grand la saison dernière, nous revient le mardi 8 novembre, à la salle Industrielle, à Lille, à 21 h.

« De Socrate à Platon » ou de la raison à l'idéal, tel sera le sujet magnifique, d'une constante actualité, que M. Hertrich, traitera avec l'élévation d'esprit, la profondeur de sensibilité et la maîtrise oratoire qu'on lui connaît.

Location au bureau des « Amis de Lille », Grand'place, à Lille. (Tél. 506.47).

* CONTE *

PETITE SŒUR

— Tu retournes chez la voisine ? dit Madeleine à sa sœur en la voyant préparer sa trousse à couture, comme elle le faisait chaque fois qu'elle allait passer le samedi après-midi avec Mme Saulier, une lingère travaillant chez elle et qu'elle aidait ainsi à gagner quelque argent les jours de fermeture de la maison où la jeune fille était employée.

— Oui, répondit Jacqueline, elle a pas mal d'ouvrage, il faut en profiter. Ne te fatigue pas à faire tout le repassage en mon absence ; laisse-m'en, je rentrerai vers six heures.

Car bien que Madeleine, tout en ayant une occupation au dehors, s'arrangeât toujours pour accomplir la plus grande partie des travaux du ménage, Jacqueline s'ingéniait à l'en décharger. Respectivement âgées de vingt-cinq et vingt-deux ans, elles étaient orphelines et élevaient une jeune sœur et un petit frère, encore écoliers. La tendresse des deux aînées l'une pour l'autre, naturellement très vive dès leur enfance, s'était développée dans le double deuil qui les avait frappées et leurs attentions réciproques étaient touchantes.

Jacqueline partie, Madeleine se mit avec ardeur à l'ouvrage et sa pensée vagabonda.

Si Armand Saulier, un jeune homme de vingt-sept ans, n'était pas toujours chez sa mère lorsque Jacqueline s'y trouvait, il arrivait qu'il y fît des apparitions. Comment Madeleine n'aurait-elle pas envisagé que sa sœur pût s'éprendre de ce garçon d'une correction parfaite, au physique agréable, aux manières à la fois énergiques et douces et qui témoignait pour Mme Saulier d'une affection et d'un respect dénotant du cœur ? Elle-même, qui n'avait que rarement rencontré leur charmant voisin, n'éprouvait-elle pas en secret, à son égard, une très grande sympathie dont elle avait jugé d'autant plus nécessaire de se défendre que cette sympathie, si elle était raisonnée, n'était pas moins instinctive ? Chez elle, qui était une fille de tête formée par le malheur, cette sorte d'inclination était sans conséquence possible, car elle s'était résolue, depuis longtemps déjà, à ne pas se marier, estimant de son devoir de se consacrer toute à ses sœurs et à son petit frère, qui — les deux enfants surtout — avaient tant besoin d'elle et dont elle était la petite maman. Or, il y avait plusieurs semaines qu'elle était intimement convaincue que l'éventualité qu'elle avait envisagée s'était produite et qu'Armand Saulier n'était pas indifférent à Jacqueline. En effet, celle-ci, chaque fois qu'elle revenait de chez la voisine, ne manquait pas, si l'occasion se présentait, de parler du jeune homme d'en faire l'éloge au point que Madeleine en était gênée. Jacqueline le faisait avec tant de candide simplicité, toute sa fraîcheur d'âme transparaissait alors à tel point dans ses beaux yeux francs et limpides que sa grande sœur n'avait pas osé l'obliger à s'interroger elle-même sur la nature exacte de ses sentiments. De son côté, l'aînée était fixée. Elle le pensait du moins. Cependant, l'analyste le plus sévère n'aurait pu trouver dans son cœur la moindre trace de jalousie. Que Jacqueline rencontrât le bonheur auprès de celui que Madeleine eût souhaité d'avoir pour mari si la destinée s'y était mieux prêtée en ne la contraignant pas à se sacrifier pour les jeunes orphelins et la pauvre fille saurait se réjouir sincèrement de la félicité de sa chère cadette. C'était à cela qu'elle songeait en vaquant à sa besogne.

Elle aperçut soudain Armand Saulier qui rentrait chez sa mère. Elle imagina qu'il allait bavarder avec les deux femmes. Dès lors, le temps s'écoula pour elle à supputer, tout en travaillant, quels propos pouvaient échanger Jacqueline et le jeune homme.

Leurs conversations courantes étaient bien différentes de ce qu'elle pouvait supposer. Dans sa tendresse pour sa grande sœur, Jacqueline ne devait guère manquer de déceler chez celle-ci un sentiment quelconque, fût-il caché. Elle avait bien deviné sa sympathie pour Armand Saulier. L'idée avait aussitôt germé en elle, puisque ce jeune homme serait, à tout prendre, un parti convenable, de mettre tout en œuvre, dans la mesure du possible, pour favoriser leur mariage. Certes, elle savait que Madeleine entendait ne pas se marier. Mais Jacqueline estimait de son propre devoir d'empêcher qu'elle se sacrifiât ainsi. Pour réaliser son dessein, elle n'avait cessé de vanter leur aimable voisin à Madeleine et elle avait fait habilement à celui-ci l'éloge de sa grande sœur chaque fois que, tandis qu'elle travaillait avec Mme Saulier, Armand était venu bavarder avec elle. Et la joie de Jacqueline avait été grande de voir l'intérêt avec lequel le jeune homme l'écoutait, lui posant même des questions sur les goûts de Madeleine — un peu sur les siens, par politesse — sur leurs habitudes d'existence, etc... D'où la gaieté neuve qu'elle montrait en rentrant chez elle et que Madeleine attribuait à une cause plus personnelle à sa sœur.

Ce jour-là, quand elle revint de chez Mme Saulier, la jeune fille semblait plus radieuse encore. Après le dîner, quand les enfants furent couchés, tandis qu'elles faisaient ensemble des raccommodages, Jacqueline, chez laquelle était visible un grand bonheur intérieur, dit à l'aînée :

— J'ai une nouvelle à t'annoncer...

Elle lui confia que Mme Saulier les priait d'aller prendre le café chez elle le lendemain dimanche, comme cela s'était produit une fois déjà. La voisine avait ajouté que, si elle insistait pour cela, c'était parce qu'elle avait une communication importante à faire à Madeleine.

Cette dernière eut un léger choc au cœur.

— Tu ne devines pas de quoi il s'agit? lui demanda Jacqueline, le visage illuminé d'un sourire triomphant

— D'une-demande en mariage? répondit Madeleine, la voix blanche.

— Tu as trouvé avec une rapidité surprenante ! s'exclama Jacqueline.

— Et... tu l'aimés? interrogea l'aînee.

Sa sœur en fut tout éberluée. Un petit rire nerveux la secoua.

— Mais c'est à toi qu'il faut poser la question ! C'est toi, de toute évidence, qui va être demandée en mariage !

Les deux sœurs passèrent une partie de la soirée, l'une à expliquer, l'autre à essayer de comprendre l'événement et, assez avant dans la nuit. Jacqueline, ne tarissant pas, une fois de plus, sur les qualités de cœur et d'esprit d'Armand, s'efforçait encore de persuader Madeleine d'accepter ce mariage, alors que cette dernière, avec une douceur triste, refusait même de l'envisager.

Le lendemain, chez Mme Saulier, quand la petite famille eut pris le café, la voisine, sous un prétexte quelconque, entraîna Madeleine dans une autre pièce. Pendant que les enfants jouaient, Armand et Jacqueline s'accoudèrent à la fenêtre. La jeune fille, toute fébrile et joyeuse de sentir qu'elle touchait au but, se mit à parler une dernière fois en termes dithyrambiques de sa grande sœur, à qui, dans le même moment, Mme Saulier devait — elle croyait l'entendre — faire part des sentiments que l'aînée des orphelines avait inspirés à son fils. Et comme l'entretien des deux femmes se prolongeait, Armand, qui n'avait jusque-là cessé d'opiner à toutes ses paroles, interrompit brusquement Jacqueline :

— Je ne doute pas que Mademoiselle votre sœur n'ait beaucoup de qualités, mais enfin, vous en avez bien quelques-unes aussi ! Vous parlez toujours d'elle, jamais de vous !

En disant cela, il lui avait saisi la main. Elle en fut toute chavirée et la révélation soudaine d'une vérité à côte de laquelle elle avait vécu des semaines sans la soupçonner la bouleversait et lui causait un trouble dans lequel elle n'était plus capable de démêler ce qu'elle éprouvait. Elle dut faire effort pour ne pas fondre en larmes.

A ce moment, Madeleine et Mme Saulier rentraient dans la pièce et cette dernière dit aussitôt :

— Puisque nous sommes du même avis, nous pouvons bien leur dire tout de suite, n'est-il pas vrai, chère mademoiselle Madeleine, que leur bonheur fera le nôtre...

— Certainement, dit gravement la jeune fille.

Jacqueline, ne contenant plus ses larmes, cette fois, se jeta dans les bras de sa sœur et lui dit tout bas :

— Je suis une sotte, pardonne-moi : je n'avais pas compris que c'était moi qu'il aimait ! Et... tu l'aimes ?

Madeleine haussa les épaules, la serra tendrement contre son cœur et lui murmura à l'oreille :

— Là encore, tu t'es trompée, ma chérie : c'est tout qui l'aimes. Je l'avais deviné avant toi, à la façon dont tu me le vantais. Et, tu vois, en me prêtant toutes les qualités, tu as mis, sans le vouloir, les tiennes en évidence et montré la noblesse de tes sentiments. C'est ainsi qu'en cherchant le bonheur pour moi tu l'as trouvé pour toi, petite sœur — et c'est justice !

HENRI CABAUD.

CARNET

Fiançailles

— M. et Mme **Henri Leurent-Flipo** sont heureux de vous annoncer les fiançailles de leur fils **Maurice** avec Mlle **Nicole Lepoutre.**

Tourcoing, 47, rue Carnot.

Cet avis tient lieu de faire-part. 402d

— M. et Mme **Louis Lepoutre-Motte** sont heureux de vous annoncer les fiançailles de leur fille **Nicole** avec M. **Maurice Leurent.**

Roubaix, 6, rue de Tourcoing.

Cet avis tient lieu de faire-part. 403d

— Le conducteur de camion reconnu coupable du meurtre de Rose Atkins, dont le corps avait été découvert le 14 juillet dernier dans un sentier à Wimbledon, Georges Brain a été exécuté mardi matin à la prison de Wandsworth.

IL EST MOINS IMPORTANT D'AVOIR DE BELLES MARCHANDISES QUE DE LES ANNONCER.

Roubaix

Aujourd'hui, mercredi 2 novembre :

Aujourd'hui : Les Trépassés; demain : saint Hubert.

Soleil : Lever, 6 h. 40; coucher, 16 h. 29.
Lune : Premier quartier le 31.
Bulletin météorologique pour la journée du 2 novembre (région Nord) : Alternance d'éclaircies passagères, d'averses et de grains. Vent du secteur ouest assez fort, irrégulier. Tempête sur le littoral. Minimum de température en baisse de 2 à 4 degrés.

Pharmaciens de service de nuit (à ne déranger qu'en cas d'absence du pharmacien habituel) : MM. Dhellemmes, 26, Grande-rue et Van den Bogaert, 65, rue Jules-Guesde.

Caisse d'épargne : de 9 h. à 11 h. 30 et de 14 h. à 17 h.

Consultation de nourrissons du Comité roubaisien de protection de l'enfance : de 10 h. à 11 h., au groupe Linné (entrée par la rue Ingres prolongée) et de 16 à 17 h., à la Goutte de lait.

Les séances d'hier, au Casino, au profit de la Défense nationale

On connaît l'initiative prise par M. Antoine Pico, directeur du « Casino » qui, poussé par le louable désir de contribuer à la défense nationale, a décidé de donner dans son vaste établissement de la Grande-Rue, deux représentations au profit de la Caisse autonome.

On sait que M. Pico fut imité en cela par tout son personnel qui travailla hier gracieusement, par les loueurs de films,... et même par le fisc qui voulut bien — une fois n'est pas coutume — lâcher prise pour un jour.

Les Roubaisiens, à leur tour, répondirent à l'appel du directeur du « Casino » et, aux deux représentations, une foule d'amateurs vint se récréer sainement tout en faisant acte de bons Français.

Les deux séances débutèrent par l'exécution de la « Marseillaise », écoutée debout par toute l'assistance unie dans un même élan de solidarité nationale.

Ajoutons que, en matinée, M. le général Doumenc, commandant la première région militaire, s'était fait représenter par un de ses officiers d'état-major.

Signalons aussi, parmi l'assistance, le lieutenant- colonel Robyn, président du Cercle Militaire et de la Fraternelle des Combattants Roubaisiens; le capitaine Pauchant, secrétaire du Cercle Militaire; le capitaine Desruelles; M. César Gaydet, président de l'Amicale des écoles de perfectionnement des sous-officiers; M le docteur Delahousse, vice-président du Bureau de bienfaisance, etc...

Souhaitons que l'initiative de M. Pico soit retenue et qu'elle s'étende. Nous en publierons d'ailleurs jeudi le résultat, au point de vue financier.

Le Vélo-Club du Pile élira une reine samedi prochain

Samedi 5 novembre, à 19 h., aura lieu dans une salle du Foyer d'éducation ouvrière, rue Jules-Guesde, une soirée organisée par le Vélo-Club du Pile, au profit de sa caisse de secours et des vieillards des hospices. Au cours de ce bal, la reine du Vélo-Club du Pile sera élue et une exhibition de boxe sera faite par deux moniteurs du V.C.P.

Deux individus voulaient s'emparer d'une auto

Au cours de la nuit de lundi à mardi, vers 1 h. 30 du matin, M. Jean Tiberghien, domicilié 24, rue Henri-Bossut, aperçut de sa fenêtre deux individus qui cherchaient à mettre en route son automobile laissée en stationnement devant son habitation. Il téléphona aussitôt à la police et une brigade cycliste fut envoyée sur les lieux. Mais les agents arrivèrent trop tard.

Après quelques tentatives infructueuses, les deux compères avaient abandonné l'auto et s'étaient décidés à continuer leur route... à pied.

Toutefois, on trouva, près de l'automobile divers objets abandonnés par l'un des noctambules et notamment un couteau de poche un briquet et même un porte-monnaie contenant 4 fr. 85 !

Ces objets ont été consignés à toutes fins utiles et M. Uriac, commissaire de police de permanence, a ouvert une enquête sur cette affaire.

LES BEAUX SUCCES DE TROIS ACCORDEONISTES ROUBAISIENS. — Au concours international annuel d'accordéon de Fontaine l'Evêque, un de nos jeunes concitoyens, M. Jules Prez, âgé de 24 ans, et demeurant 19, rue de la Halle, qui concourait dans la première division d'excellence, totalisa 99 points sur un maximum de 100 et fut classé premier.

A cette compétition, deux autres Roubaisiens se distinguèrent. L'un, M. Julien Kerlens, âgé de 15 ans, remporta le deuxième prix, dans la catégorie amateurs. Son camarade, Jacques Vandrope, inscrit dans la classe juniors, enleva le premier prix ainsi que la coupe.

UNION FRATERNELLE BELGE. — Le groupement s'est rendu, hier, sur la tombe de son président fondateur, M. Ch. Glorieux. Des allocutions furent prononcés par le secrétaire, par MM. Pollefeys, président du cercle flamand, et Pannier, vice-président de la colonie belge.

LES COURS DE L'ECOLE DES COIFFEURS. — Les cours se feront rue des Fabricants les mardi et jeudi, à 20 h. Inscription le jeudi 3 novembre ou chez M. Matton, 85, rue de Lille.

CHORALE L'EPEULOISE. — A 20 h., répétition générale au siège.

UNION DES ARTISANS DE LA REGION DU NORD (U.A.R.N.). — Permanence ce mercredi, de 9 h. 30 à 20 h. 30, au café Pandore.

CERCLE « LES XL ». — Ce mercredi 2, à 19 h. 15, au siège, répétition générale.

GROUPE LYRIQUE DU FONTENOY. — Aujourd'hui mercredi, répétitions partielles, à 19 h. 30, pour les dames; à 20 h pour les hommes, et réunion de la commission à 20 h. 30, au siège.

ORPHEON « LES INOFFENSIFS ». — Ce soir mercredi 2, au siège, à 20 h., répétition générale pour la Sainte-Cécile.

CHAMPAGNE
JOSEPH PERRIER
MAISON FONDÉE EN 1825

Pour 1.25
vous trouverez dans
VOTRE BONHEUR
cette Semaine
20 articles qui vous passionneront, des modèles de robes, de tricot, un patron inédit, et
L'ENFANCE D'ANNABELLA

CROIX

Les travaux de réfection, rue Kléber

Des travaux de réfection décidés par le Conseil municipal seront incessamment entrepris rue Kléber, voie importante pour la circulation entre la Croix-Blanche et le quartier Saint-Pierre.

Durant les travaux, qui dureront trois mois environ, dans la partie comprise entre la rue Saint-Pierre et la rue Jean-Jaurès, la circulation sera déviée pour les véhicules venant de la rue Jean-Jaurès, par l'avenue Delory et la rue Jules-Guesde; pour les véhicules venant de la rue des Ogiers, par les rues Saint-Pierre et Henri-Carette.

CHEZ LES JOCISTES. — Au nom des jocistes de la section de Croix Saint-Pierre, le président, M. Jean-Pierre Christiaens, a déposé une gerbe au monument aux victimes du travail.

WASQUEHAL

Le vingtième anniversaire de la signature de l'Armistice chez les Anciens Combattants du Centre

La Fraternelle des anciens combattants du Centre organise un banquet chez un des membres, café Moerman-Dumoulin, pour le 11 novembre. Se faire inscrire au plus tôt.

Pour le soir du 11 novembre, à 19 h. 30, la Fraternelle organise une sauterie chez M Sluyts.

LE SUCCES DE DEUX JEUNES ACCORDEONISTES WASQUEHALIENS AU CONCOURS DE FONTAINE L'EVEQUE. — Nous apprenons que deux jeunes musiciens de Wasquehal qui se sont présentés, dimanche dernier, au concours international de Fontaine l'Evêque (Belgique) y ont remporté un grand succès. Le jeune Eugène Lestienne, âgé de 13 ans, demeurant rue Michelet, café de la Mairie, se classe premier dans la catégorie des juniors, et obtient la médaille du Roi des Belges avec félicitations du jury. D'autre part, la petite Paulette Vandeplassche, habitant café de la Distillerie, 79, rue de Marcq, âgée de 12 ans, se classe deuxième dans la catégorie « amateurs ». Félicitations aux deux jeunes lauréats et à leur professeur, M. André Lips.

AMICALE DES S.O.R. — Vendredi 4 novembre, à 19 h. 30, salle rue Jean-Macé, reprise des cours. Instructeurs : capitaines Mangin et Catelle et sergent-chef Dercaine.

CONSULTATION DE NOURRISSONS. — Ce mercredi, à 15 h., salle des fêtes rue Jean-Macé, pour les mamans du Centre et du Noir-Bonnet. Demain jeudi, à 14 h. 30, salle annexe rue de Roubaix, pour les mamans du Capreau.

POUR L'ŒUVRE DES PETITS MENAGES. — Au cours d'un banquet donné au café de la salle des fêtes, une collecte a produit une somme de 35 frs.

ASSURANCES SOCIALES « LA FAMILLE ». — A partir du 1er novembre, il sera nécessaire de joindre à tout dossier « maladie », les attestations de versements des deuxième et troisième trimestre 1938.

CAISSE « LA FAMILLE » (Capreau). — Permanence ce soir mercredi, de 19 à 20 h. e samedi 5, aux mêmes heures, pour le règlement des prestations et des retraites.

CAISSE D'EPARGNE DE ROUBAIX. — Dimanche 6 novembre, de 9 h. à 10 h. 30.

ANCIENS COMBATTANTS REPUBLICAINS. — Hier mardi, une importante délégation de la section a déposé sur la tombe des soldats morts au cours de la guerre, une gerbe de fleurs.

— Permanence jeudi 3, de 18 h. 30 à 20 h. 30 et dimanche 6, de 9 à 11 h.

HARMONIE « LA JEUNE FRANCE ». — Ce soir mercredi 2 novembre, à 19 h., cours gratuit de solfège à la salle des fêtes du Capreau. — Jeudi, à la même heure, même cours au local, 8, rue Pasteur, où la répétition générale aura lieu vendredi, à 20 h. 15.

MAITRISE SAINT-NICOLAS. — Vendredi 4 novembre, à 20 h., répétition générale à l'église.

WATTRELOS

D'un pays à l'autre...

La police a appréhendé lundi vers 16 h. 30, rue des Trois-Pierres, une Israélite polonaise, Ryfka Junkler, 28 ans, née à Lodz, qui se trouvait en état d'infraction au décret-loi du 2 mai 1938, réglementant le séjour en France des étrangers.

Cette jeune fille, qui sortait de la prison de Forest, où elle avait été écrouée pour défaut de pièce d'identité, avait été refoulée le jour même par la police belge.

Elle a été remise entre les mains de la gendarmerie, qui la transférera à Lille aujourd'hui mercredi.

HEM

LA FAMILLE (section de Saint-Corneille). — Aujourd'hui mercredi 2, permanence de 18 h. 30 à 20 h., paiement des prestations; renseignements.

RETRAITES OUVRIERES ET PAYSANNES. — Les titulaires de ces retraites sont priés de passer à la mairie, aujourd'hui mercredi 2, pour y retirer leur certificat de vie.

COFFRES-FORTS GRUSON
21 RUE ROYALE, LILLE
CATALOGUE SUR DEMANDE

TOUFFLERS

Les douaniers voudraient du feu...

Les douaniers de Toufflers nous demandent de nous faire l'écho d'une doléance qui paraîtra parfaitement justifiée.

Ils voudraient simplement, en cette saison humide et froide qu'on leur donne du feu. Dans un petit bureau dont la porte reste continuellement ouverte, l'un d'eux doit se tenir en quasi-permanence pour viser les carnets des automobilistes, très nombreux sur cette route, qui franchissent à chaque instant la frontière.

Les rafales de vent ou le brouillard glacé pénètrent dans cette pièce sans feu où se tient aussi une dame visiteuse.

Quant aux autres douaniers ils sont dans la rue, en plein courant d'air, de jour comme de nuit.

Ne croit-on pas que la saison soit suffisamment avancée pour faire droit à cette requête? Et que ces fonctionnaires consciencieux méritent mieux que ce traitement qui leur est infligé?

LEERS

RETRAITES OUVRIERES ET PAYSANNES. — Les bénéficiaires de ces retraites sont invités à se présenter le plus tôt possible à la mairie, munis de leur titre, pour signer leur certificat de vie.

AVIS AUX ASSISTES DU BUREAU DE BIENFAISANCE. — Aujourd'hui mercredi 2, à 10 h., à la mairie, distribution de bons de pain et de charbon.

ASCQ

PARTI DEMOCRATE POPULAIRE. — La prochaine réunion de la section aura lieu le vendredi 4 novembre, à 20 h., au siège. Ordre du jour : renouvellement du bureau; causerie par M. Georges Arbault : « La loi de 40 heures et ses aménagements ».

LES ANNONCES A PARAITRE dans le « Journal de Roubaix » peuvent être remises chez M. Sornette, libraire, à Ascq.

WILLEMS

AVIS AUX MOBILISES. — La commission municipale des fêtes a décidé d'inviter les mobilisés de 1938 au cortège et aux vins d'honneur, le 11 novembre. Les mobilisés voudront bien se grouper et prendre place immédiatement derrière les anciens combattants.

CYSOING

PERCEPTION DE LA TAXE SUR LE CHIFFRE D'AFFAIRES. — La perception aura lieu les jours suivants, pendant le mois de novembre ; le 2, de 9 h. 30 à 10 h. 30, à Bourghelles; de 11 h. à midi, à Camphin-en-Pévèle; de 14 h. 30 à 15 h. 30, à Gruson; de 15 h. à 16 h. 30, à Bouvines; le 3, de 9 h. 30 à midi, à Mouchin; de 14 h. 30 à 16 h. 30, à Genech; le 4, de 10 h. à midi, à Cysoing; le 5, de 10 h. à midi, à Bachy; le 8, de 10 h. à midi, au Grand Baisieux; de 14 à 16 h., au Petit Baisieux.

A la Fédération nationale des anciens combattants de Menin

LA COMMISSION DE LA SECTION DE MENIN

* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du mercredi 2 novembre. — N° 29. *

— Vous rappelez-vous, mon cher ami, dit-il en se tournant vers Chipstead, ma perplexité devant le problème du faussaire qui inonde en ce moment le monde de faux billets ? Eh bien ! continua-t-il en frappant de son poing droit la paume de sa main gauche, ce document est un exposé complet de cette organisation ! Il contient le nombre de billets fabriqués, leur destination, comment ils sont distribués... tout, vous dis-je! C'est un guide parfait, destiné, apparemment aux chefs de la bande. Mon cher ! Je suis le plus heureux des hommes !

— A l'exception d'un autre ! fut la prompte riposte.

— Ah ! je vous oubliais, Dufresne ! Et cependant le premier rang vous revient de droit !

— Maintenant, à mon tour, remarqua Chipstead.

Rouquières le regarda surpris.

— Expliquez-vous, mon ami, demanda-t-il.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, reprit Bunny, vous m'aviez prédit qu'il ne me serait pas permis de retourner en Angleterre. Et vous vous rappelez que j'ai rit de cette idée ?

— En effet, c'était la réaction de votre esprit courageux.

— Non, c'était ma mauvaise humeur ! Eh bien ! maître, vous aviez raison, on a déjà attenté à ma vie !

— Dieu ! Mais où ? Quand ?

— Cette nuit, ou plutôt ce matin, tout près de la place de la Concorde. En quittant le Cercle Haussmann avec un ami, nous avons été suivis, et deux hommes armés de couteaux nous ont attaqués. Nous les avons maîtrisés et je me suis félicité d'avoir ma canne-épée qui m'a permis de blesser un des malandrins. Il s'est enfui ; mais nous avons emmené l'autre chez moi où j'espérais le faire parler... Et je vous donne en cent qui était cet homme ?

— Ma foi ! s'écria Rouquières, comment voulez-vous que je devine !

— Le frère de l'homme qui m'a confié ces papiers...

Rouquières ne put retenir une exclamation de surprise.

— Et... qui est mort maintenant, conclut Chipstead.

— Vous l'avez tué ? demanda vivement Rouquières.

— Non, il s'est suicidé après avoir admis qu'il était à la solde du « Déguisé » qui avait fait de lui un faussaire ! Notez bien ce détail ! Après avoir avoué, il a avalé si rapidement un comprimé de poison que je n'ai pas eu le temps de l'en empêcher.

— Vous voyez, mon ami, que j'avais raison, fit alors remarquer Rouquières. Nous avions chacun notre problème à résoudre et nous nous aidons mutuellement, comme je l'avais prévu. Le « Déguisé » n'est pas seulement le ravisseur de sir Robert Heddingly, mais il est allié à une bande de faussaires.

— Dont il est probablement le chef, rétorqua Chipstead, et c'est ce qui explique sa longue disparition ! Occupé qu'il était à répandre sa fausse monnaie de par le monde... Savez-vous ce à quoi je pense, maître ?

— Non, mais je me prépare à le savoir, plaisanta Rouquières.

— L'homme qui s'est suicidé chez moi était le jumeau de mon visiteur de Londres ; et tandis que celui-ci devenait détective, le premier faisait son apprentissage de faussaire. Et l'un poursuivait l'autre. J'ai idée que le faussaire avait dû perdre les papiers et que c'est son frère qui les avait recueillis ; ou même le policier les avait-il arrachés à son jumeau indigne.

— Vous avez sans doute raison, mon cher, mais laissons les morts en paix et occupons-nous des vivants : vous, de sir Robert, et moi du « Déguisé ».

— Vous me semblez oublier, Monsieur Rouquières, que je m'intéresse aussi à ce gentleman ! C'est de concert que nous devons chercher où il peut bien se cacher. Car, ajouta Chipstead non sans un brin d'ironie, je ne suppose pas que vous ayez l'adresse du quartier général de cette bande !

Rouquières poussa un formidable éclat de rire :

— Ah ! vous croyez ça ! Eh bien ! justement, mon ami, vous vous trompez ! Et c'est là où nous allons, vous et moi!... Car Dufresne a un estomac qui lui défend de se battre !

— Mon bon sens m'en empêche également ! ajouta l'expert avec un frisson.

CHAPITRE XXII

Suzanne rencontre un pasteur

Une fois de plus, Suzanne s'était installée dans son coin favori, surplombant la merveilleuse baie de Bornemouth L'air était frais, mais, bien enveloppée dans son manteau de fourrure, elle se sentait tout à fait à son aise. Elle se demandait vaguement pourquoi Matthews ne lui avait pas téléphoné à l'hôtel ce matin-là comme d'habitude. S'il s'était lassé de lui demander de ses nouvelles, elle n'avait qu'à s'en prendre à elle-même car vraiment, comment avait-elle pu être aussi malhonnête avec lui ? Cet homme ne pensait qu'à sa sécurité, et dans un accès de mauvaise humeur, dont elle avait honte maintenant, elle l'avait sûrement rebuté. Que penserait Bunny ? Depuis ce temps, deux lettres de ce dernier lui avaient rendu son équilibre moral. Elles n'étaient pas bien longues ces lettres et n'auraient pas remporté un prix d'épîtres amoureuses! Mais Suzanne s'en contentait et ces quelques jours de séparation lui avaient démontré que, venant de lui, quelques lignes valaient plus pour elle que de nombreuses pages d'un autre. Bunny n'était pas démonstratif : un sourire, un serrement de main lui suffisaient. Combien ce rassurant sourire manquait à Suzanne !

Dans ses courtes missives, qu'il signait « votre tout dévoué », Bunny ne cachait pas que ses recherches n'avaient pas encore abouti, qu'il se voyait forcé de prolonger son séjour à Paris et il la suppliait d'être extrêmement prudente.

Suzanne s'était reprochée amèrement l'irritation qu'elle avait ressentie lors du départ de Bunny pour la France. Elle savait maintenant que, s'il s'était résolu à traverser la Manche, c'était bien plutôt pour découvrir ce qu'était devenu son père, plus encore que pour voir sa sœur.

Que pouvait-elle faire, elle, de son côté, avec Matthews, pour activer les événements ? L'histoire du pêcheur de Sandbanks ne l'avait guère impressionnée. Instinctivement, sans savoir pourquoi, elle ne s'inquiétait pas outre mesure de la découverte du chapeau de sir Robert.

Puisque Matthews ne se montrait pas, elle allait faire sa petite enquête toute seule.

Le temps avait changé ; le ciel s'était couvert, une pluie fine et glaciale s'était mise à tomber et la vue de l'autocar qui faisait le service de la côte inspira à Suzanne une envie subite de retourner à Bornemouth. Là, à l'hôtel, elle retrouverait un bon feu, un thé bouillant à la petite table qu'un maître d'hôtel attentif lui réservait près de la cheminée...

Quelle tentation ! Mais elle la rejeta aussitôt. Bunny risquait sa vie peut-être de son côté, et elle n'avait rien fait, elle, pour l'aider. Sans savoir encore ce qu'elle dirait au pêcheur, elle résolut d'aller le trouver avec la conviction intime, irrésistible que son cottage renfermait un secret qui lui serait utile à connaître...

Tournant résolument le dos à la ville, elle sauta dans l'autobus en direction opposée et descendit à Sandbanks. Après dix minutes de marche un peu au hasard dans les dunes, elle se trouva inopinément en face d'une maisonnette isolée. C'était là, elle s'en souvenait. La pluie tombait alors à torrents et Suzanne frissonna, les pieds trempés. Un instant elle hésita, la main déjà tendue pour frapper à la porte du cottage ; elle s'arrêta, indécise. Quelle rai-